Education comparée / nouvelle série, 2008 n°1, pp 129-143

Philosophie, sciences et fondements laïques au 19ième siècle

Le cas de l'Université Libre de Bruxelles

Pierre François DALED
Université libre de Bruxelles,
Belgique

RESUME

À travers le cas exemplaire de l'Université libre de Bruxelles, créée en 1834 en réaction à la fondation de l'Université catholique de Louvain, illustrer, de manière comparative, l'histoire des rapports entre anticléricalisme, franc-maçonnerie, laïcité et liberté d'enseignement philosophique et médical - le panenthéisme de Krause face à la médecine physiologique de Broussais - au 19ième siècle en Belgique. **Mots clefs** : spiritualisme, matérialisme, médecine, université, franc-maçonnerie, libre pensée, anticléricalisme.

ABSTRACT

The Free University of Brussels, built in 1834, as a response to the foundation of the Catholic University of Leuven is used as an example to illustrate comparatively, the history of the relationships between anti-clericalism, free-masonry, secularity and the freedom of teaching in philosophy and medicine - Krause's panentheism versus Broussais' physiological medicine - in Belgium during the 19th century. **Key words** : spiritualism, materialism, medicine, university, free-masonry, free-thinking, anti-clericalism.

RESUMEN

A través del caso ejemplar de la Universidad libre de Bruselas, creada en 1834 como reacción a la fundación de la Universidad católica de Lovaina, ilustrar, de manera comparativa, la historia de las relaciones entre anti-clericalismo, masonería, laicidad y libertad de la enseñanza filosófica y médical - el panenteísmo de Krause ante la medicina fisiológica de Broussais - en el siglo 19 en Bélgica. **Palabras claves** : espiritualismo, materialismo, medicina, universidad, masonería, pensamiento libre, anticlericalismo.

ZUSAMMENFASSUNG

Anhand des beispielhaften Falles der "Université libre" in Brüssel, die im Jahre 1834 infolge der Gründung der katholischen Universität von Louvain eröffnet wurde, wird auf eine vergleichbare Weise die Geschichte der Verhältnisse zwischen Antiklerikalismus, Freimaurerei, Laizität und Freiheit des philosophischen und medizinischen Unterrichts - der Panentheismus von Krause gegenüber der physiologischen Medizin von Broussais - im 19. Jahrhundert in Belgien illustriert. **Schlagwortliste** : Spiritualismus, Materialismus, Medizin, Universität, Freimaurerei, Freidenkertum, Antiklerikalismus.

Introduction

L'Université libre de Bruxelles est un révélateur remarquable de la subtilité des rapports ayant existé entre philosophie, sciences, laïcité et religion au sein des institutions universitaires belges du 19ième siècle. C'est en effet en réaction à la fondation de l'Université dite «catholique » de Louvain que fut fondée l'Université libre de Bruxelles dans la jeune Belgique indépendante. Nous rappellerons donc, premièrement, pourquoi la décision historique de fonder une Université dite «libre » fut prise en 1834 au sein de la franc-maçonnerie. Deuxièmement, nous confronterons les deux courants de pensée qui, suite à cette initiative maçonnique, animèrent au début du 19ième siècle les Facultés de médecine et de philosophie et lettres. Troisièmement, nous conclurons en comparant les enseignements philosophiques dispensés à l'Université libre de Bruxelles et à l'Université catholique de Louvain durant cette même période.

Méthodologiquement, nous avons procédé à une analyse descriptive des différents énoncés des formations philosophiques et scientifiques dispensées par l'Université de Bruxelles afin de catégoriser ces enseignements sous les appellations génériques - selon nous, pertinentes pour le siècle étudié - de spiritualisme et de matérialisme. Nous entendons le matérialisme comme le courant de pensée qui soutient que tout est matière ou produit de la matière (au vide près) et qu'en conséquence, les phénomènes intellectuels, moraux, spirituels (ou supposés tels) n'ont de réalité que seconde et déterminée. Quant au spiritualisme, il reconnaît au contraire la réalité indépendante et supérieure et la primauté de l'esprit - ce qui englobe l'existence de Dieu et de valeurs spirituelles.

Dernière précision, sous réserve de recherches plus approfondies, le terme exact de «laïcité », et non pas de «laïque», serait apparu en France en 1871. Et c'est en 1883 que Buisson (1841-1932) a donné une des premières définitions de ce nouveau «mot » dans la livraison en feuillets de son Dictionnaire de Pédagogie et d'instruction primaire.[1] En conséquence, bien que la problématique de la «laïcité » fut indéniablement présente parmi les différents courants de pensée - catholique anticlérical, protestant libéral, déiste et libre penseur[2] - qui ont défendu ce principe au cours du 19ième siècle, certains acteurs de cette histoire s'illustrèrent toutefois à une époque où le mot même de

[1] Voir Daled (2006).
[2] Voir Weill (1925).

«laïcité » n'existait pas encore en France ou en Belgique.[3] Ce fut le cas des fondateurs de l'Université de Bruxelles en 1834.

Contrepoids maçonnique

C'est suite à l'indépendance de la Belgique en 1830 qu'eut lieu, quatre ans plus tard, la nouvelle «fondation » ou la «réinstallation »[4] de l'ancienne Université de Louvain.[5] Et si le 4 novembre 1834, la Belgique comptait à Malines une nouvelle «Université catholique» (dite communément de Louvain), seize jours plus tard, le 20 novembre 1834, elle comptait une seconde nouvelle Université : «L'Université libre de Belgique » (dite communément de Bruxelles). Mais, en réalité, l'idée de fonder une Université «libre » avait été envisagée trois années auparavant. Le 30 septembre 1831, Plaisant (1796-1836) - futur professeur de droit public à Bruxelles et procureur général à la cour de cassation - avait adressé une lettre à Quételet (1796-1874) - fondateur de l'Observatoire de Bruxelles et théoricien de la statistique sociale - dans laquelle il le priait de bien vouloir le recevoir avec le Français Baron (1794-1862) - alors préfet de l'Athénée de Bruxelles et futur fondateur, secrétaire et professeur de littérature de l'Université[6] - et le publiciste Claes (décédé en 1832) pour l'entretenir d'un projet d'Université libre à former à Bruxelles et dont il a déjà été question, il y a quelques mois.[7]

Ce projet ne se concrétisa toutefois pas à cette époque car, d'après Baron, la pensée première, conçue peu de temps après la révolution, n'a été suivie d'aucun effet tant qu'on a pu espérer que le gouvernement établirait en Belgique une seule Université, dont Bruxelles serait le «siège».[8] Ce fut finalement l'organisation au milieu de l'année 1834 d'un enseignement supérieur catholique, alors que l'avenir de l'enseignement d'État restait donc fort incertain, qui motiva définitivement la fondation d'une Université «libre » en Belgique.

Cette initiative a en effet alarmé «l'opinion libérale » belge de l'époque. Une inquiétude qui se traduisit fort violemment chez les jeunes. En différentes villes, la nouvelle de la fondation de

[3] À l'exception de « clérical », les notions connexes suivantes étaient aussi inexistantes au début du 19ième siècle : anticlérical, cléricalisme, anticléricalisme.
[4] Denis (1958), p. 24.
[5] Fondée en 1425, supprimée en 1797, l'Université qui fut installée en 1816 à Louvain était alors une Université d'État.
[6] Voir Biographie nationale de Belgique (1956), t. 24
[7] Voir Tiberghien (1926), p. 413.
[8] Voir L'Indépendant (19 juillet 1834, n° 100, 4ème année).

«l'Université catholique de Malines » provoqua des émeutes considérables qui nécessitèrent l'intervention de l'armée. Quant aux aînés, l'idée de 1831 redevenait impérativement d'actualité. C'est ainsi que la franc-maçonnerie bruxelloise se mobilisa : le 24 juin 1834, lors d'un banquet à la Loge des Amis Philanthropes, le fondateur emblématique de l'Université libre de Bruxelles, Verhaegen (1796-1862),[9] invita les frères présents à «conserver et propager les lumières, [à] exciter à l'étude des arts, à celle de la saine philosophie et à la pratique de toutes les vertus sociales ». En fait, il fallait tout mettre en œuvre avant tout pour «conserver [ces lumières] » car, disait-il, «nos ennemis veillent pour les éteindre ». Aussi, il déclara solennellement :

> «En prêchant contre le fanatisme, empressons-nous de le combattre de front et de le saper dans ses fondements : aux écoles qu'il projette, opposons une instruction pure et morale, dont nous conservons la direction ; qu'à l'exemple des écoles gardiennes et mutuelles, qui doivent une partie de leur splendeur aux Loges maçonniques, une Université libre vienne servir de contrepoids à l'Université catholique. Puissions-nous nous glorifier un jour d'en avoir jeté les premiers fondements dans cette enceinte ».

Verhaegen espérait que tous les maçons allaient concourir à l'établissement de cette Université au moyen des souscriptions qui étaient déjà ouvertes et qu'ils prouveraient ainsi à leurs successeurs que la franc-maçonnerie n'avait pas été pour eux un mot vide de sens, que celle-ci savait « combattre en tous temps l'hydre du fanatisme, qui se présente sous mille métamorphoses, selon la différence des siècles et les changements que le corps social ne cesse d'éprouver ». Il invitait donc tous les frères présents à jurer de réunir tous leurs efforts pour la propagation des lumières et pour arrêter les progrès toujours croissant du «fanatisme ».

Baron - celui-là même qui fit partie en 1831 du petit groupe de précurseurs de la fondation d'une Université à Bruxelles - prit ensuite la parole et affirma de même que la fondation d'une Université libre dans la capitale [était] un des moyens les plus efficaces d'arriver à «combattre l'intolérance et à répandre les doctrines de la saine philosophie ». Pour Baron, Bruxelles, comme tous les «grands centres intelligents », professait «la haine contre le fanatisme ». Aussi, la Loge des Amis Philanthropes, en donnant le premier élan à cette institution,

[9] Voir Pierre-Théodore Verhaegen (1996).

« [combattait] le fanatisme par un des moyens les plus légaux et les plus efficaces […] ». Le 15 octobre 1834, à la reprise des travaux de la loge, Verhaegen eut la satisfaction d'annoncer que les cours seraient inaugurés le 1er novembre 1834.[10]

Pour bien comprendre la présence récurrente du terme de «fanatisme » dans les propos des fondateurs de l'Université libre, rappelons qu'à cette époque, celui-ci se disait «d'un zèle outré, et souvent cruel, pour une religion, ou d'un attachement opiniâtre et violent à un parti, à une opinion».[11] Ainsi, à défaut du terme sans doute plus approprié de «cléricalisme », c'était au « fanatisme » (catholique) que l'on entendait alors s'opposer. Signalons toutefois que les propos de Baron en loge n'étaient pas du tout ceux dont il usait à la même époque en public. Dans *L'Indépendant* du 19 juillet 1834, il affirmait que l'intention des partisans d'un enseignement libre en Belgique n'était pas de se constituer « en opposition avec qui que ce soit, mais simplement de profiter de la liberté accordée à tous par nos lois et par nos mœurs » afin d'utiliser les ressources que Bruxelles présentait aux diverses branches du droit, de la médecine, des sciences et des lettres. Et ce, précisait Baron, «dans un état d'esprit plein de respect pour la religion et pour le gouvernement établi».[12] Du monde maçonnique au monde public, Baron était donc passé du «combat » et «de la haine contre le fanatisme » (catholique) à «l'absence d'opposition avec qui que ce soit ».

Quoi qu'il en soit de cette probable tempérance stratégique, si la riposte maçonnique à la création de l'Université catholique fut aussi rapide, c'est, comme l'a résumé l'historien Jean Stengers, parce qu'il y eut un véritable choc psychologique. L'initiative de l'épiscopat a produit une émotion vive et profonde. On y vit la menace d'un monopole de l'enseignement supérieur entre les mains du clergé, tant l'enseignement d'État était alors mal en point, et un défi à la liberté politique et à la science.[13] La motivation des fondateurs de l'Université libre fut donc d'être le «contrepoids » d'une conception universitaire dite «catholique » dont ils devaient sans doute redouter, en ce milieu de l'année 1834, qu'elle fût inféodée à l'esprit ultramontain du souverain pontife Grégoire XVI (1765-1846), dont l'encyclique *Mirari vos* de 1832 avait dénoncé « cette maxime absurde et erronée, ou plutôt

[10] Voir Histoire d'une loge (1972), p. 98-102.
[11] Dictionnaire de l'Académie française (1835), t. 1, p. 730.
[12] Voir L'Indépendant (19 juillet 1834, n° 100, 4ème année).
[13] Voir Stengers (1959), p. 246-256.

ce délire, qu'il [fallait] assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience».[14]

Anti-«fanatisme » spiritualiste

Si l'Université de Bruxelles fut fondée par des francs-maçons que nous dirions aujourd'hui «anticléricaux», ceux-ci n'étaient pas pour autant antireligieux. Verhaegen illustre fort bien ce que nous pourrions appeler de l'anticléricalisme spiritualiste ou, pour user de la terminologie de l'époque, de «l'anti-fanatisme » spiritualiste. Lors de la séance de rentrée du 14 octobre 1839, il affirmait en effet vouloir réaliser à Bruxelles le principe de «l'indépendance scientifique » et de «la liberté de l'enseignement », c'est-à-dire « le droit de l'enseignement d'être indépendant de toutes autorités extérieures et de se développer librement dans la sphère tracée à la science par la spécialité de son but ».

Mais, si la liberté de l'enseignement était alors «l'indépendance tant à l'égard du pouvoir religieux qu'à l'égard du pouvoir politique » - ce qui correspondait donc bien au combat de Verhaegen contre le «fanatisme » - cette indépendance n'empêchait pas que certains enseignements aient une origine divine. Par exemple, dans les diverses parties du droit, Verhaegen - qui enseigna le droit commercial de 1835 à 1848 - affirmait que l'Université de Bruxelles y cherchait l'influence de la noble idée du droit qui était une «émanation de la sagesse divine ».

Et Verhaegen maintint toujours ce même point de vue, mais parfois sous la forme de condamnations connexes, puisque le 3 octobre 1853, il affirmait encore que sciences, arts, religion, philosophie et politique menaçaient d'aboutir au «matérialisme le plus abject». On s'était laissé aller à des «monstruosités sans nom et sans figure » dans le domaine des lettres. En philosophie, on avait «nié l'élément religieux dans l'homme», aboutissant à un grossier «naturalisme » et à «l'altération du sentiment religieux par l'ignorance, c'est-à-dire à la foi sans raison, à la croyance aveugle qui ne se fonde sur aucun examen». L'Université devait donc opposer à la « négation de l'idéal», le «monde invisible c'est-à-dire Dieu et l'âme» ; aux tendances du «matérialisme», une «psychologie basée sur toutes les facultés de la nature humaine» ; au «culte des superstitions», la «diffusion des lumières».[15]

[14] Lettre encyclique de Grégoire 16 (1832), p. 9.
[15] L'Université libre de Bruxelles pendant vingt-cinq ans (1860), p. 86, 90, 94, 211- 212.

Panenthéisme krausiste

En 1834, l'Université de Bruxelles puisa une partie de ses enseignants au Musée des sciences et des lettres et à l'École de médecine. Quant aux autres chaires, on y pourvut par des professeurs bénévoles. À cette époque, on ne fit quasiment appel à aucun professeur étranger à la ville de Bruxelles, si ce n'est entre autres, au philosophe allemand Ahrens (1808-1874).[16] Sa venue fut déterminante dans l'histoire intellectuelle de l'Université. Ahrens y enseigna la philosophie de 1834 à 1848 et y fit ainsi pénétrer une pensée hautement spiritualiste qui y régna jusqu'à la fin du 19ième siècle : le «panenthéisme » de son maître, l'Allemand Krause (1781-1832),[17] auditeur de Fichte et Schelling à Iéna et professeur à l'Université de Gœttingue de 1823 à 1830.

Dans *Entwurf des Systems der Philosophie* (1804), Krause posait les bases de son système «panenthéiste » en démontrant que Dieu n'était pas seulement «dans le monde et le monde en lui », comme le prétendait le panthéisme, mais qu'il était aussi «au-dessus et indépendant du monde », comme le soutenait le déisme. Ce système krausiste «d'harmonisme » conciliait également les diverses conceptions philosophiques jugées incomplètes et exclusives dans la doctrine de Dieu. La pensée de Krause peut être qualifiée «d'éclectique » dans la mesure où elle vise au rassemblement de tous les grands systèmes philosophiques. Elle se compose d'une logique, d'une psychologie, d'une science de la nature et de la connaissance de Dieu. Sa parenté spiritualiste avec la philosophie et la psychologie de Cousin (1792-1867) ne manque également pas d'apparaître.

De fait, ce fut à l'instigation de Cousin qu'Ahrens donna un cours de psychologie à Paris en 1834 avant d'enseigner à Bruxelles. Le futur premier professeur de philosophie de l'Université libre s'y référait bien entendu à son maître Krause mais aussi à des représentants de la «médecine romantique » allemande comme Oken, Carus, Eschenmayer, Schubert ou Baader qui illustraient une philosophie de la nature où l'occultisme et l'illuminisme se mêlaient à l'esprit scientifique. Fort également de ses multiples références à Dieu, Ahrens y affirmait la primauté de la «pensée» comme cause de l'activité cérébrale, le fait qu'un «être » était la cause des changements vitaux, tout comme une «âme » était la cause de l'activité corporelle.[18]

---

[16] Voir Biographie nationale de Belgique (1976), t. 39.
[17] Voir Ureña (1991).
[18] Voir Ahrens (1836-38), vol. 1, p. 171-172, 183-184.

Disciple direct de Krause, Ahrens forma un partisan fervent de sa philosophie à Bruxelles[19] : Tiberghien (1819-1901),[20] qui lui succéda en 1848. Dès 1840, celui-ci avait affirmé : «Notre route est tracée ; nos convictions sont inébranlables, […] loin d'être contraires à l'esprit de l'évangile, elles sont la synthèse du christianisme et de la philosophie». Les cinquante points de ses croyances religieuses avaient un seul but : «la foi doit s'allier à la raison». Tiberghien précisait que cette «religion rationnelle » qu'il défendait était bien celle qu'enseignait Ahrens d'après Krause, «notre maître commun».[21] Ardent krausiste, Tiberghien fut sa vie durant, farouchement anti-positiviste (Comte) et anti-matérialiste (Vogt, Büchner, Moleschott) mais aussi viscéralement opposé à la psychologie expérimentale (Wundt). Il maintint ainsi un des krausismes les plus fermés à toute avancée de la science qui, selon lui, aurait pu être fatale à l'immortalité de l'âme, à Dieu et à la métaphysique en général.

À ce rigorisme s'ajouta le fait qu'il enseigna, après Ahrens (1834-1848), tous les cours de philosophie en Faculté de philosophie et lettres de 1848 à 1897. Il y eut ainsi à Bruxelles soixante-trois années ininterrompues de krausisme éminemment spiritualiste et très réservé quant aux discours scientifiques naissants. C'est ainsi que se produisit en 1890 un conflit philosophique majeur (l'«affaire Dwelshauvers») lorsque, en accord avec l'opposition véhémente de Tiberghien, la Faculté de philosophie et lettres de Bruxelles refusa la thèse de Dwelshauvers (1866-1937) qui était alors inspirée par la psychologie expérimentale de Wundt et d'esprit positiviste.

Matérialisme naturaliste

Si l'anti-«fanatisme» fondateur de l'Université libre se devait de ne pas être antireligieux pour Verhaegen - ce qui fut confirmé par le règne du panenthéisme krausiste en Faculté de philosophie et lettres -, cet anti-«fanatisme» s'avéra aussi, comme l'avait également soutenu le fondateur de l'Université, un espace d'indépendance scientifique et de liberté d'enseignement au sein duquel, bien qu'on y refusât officiellement le matérialisme, les Facultés des sciences et de médecine

[19] Ahrens est également à l'origine de l'histoire du krausisme en Espagne puisque ce fut par son « *cours de droit naturel* », publié en français en 1837-39, que Sanz del Rio (1814-1869), l'introducteur du krausisme en Espagne, eut la révélation de la « vérité » de cette philosophie. L'intérêt pour Krause s'est maintenu dans ce pays (voir Ureña et Làzaro 1999).

[20] Voir Hasquin (1996).

[21] Tiberghien (1840), p. 114, 128.

furent pourtant enclines au matérialisme méthodologique dès l'année de leur fondation - en réalité, dès l'École de médecine (1823) que l'Université engloba en 1834 - et ne changèrent plus d'orientation méthodologique au cours du 19ième siècle.

Si la nomination d'Ahrens fut déterminante sur le plan philosophique, la décision de l'Université de prendre l'École de médecine «intégralement, telle qu'elle [était]»[22] le fut tout autant car, parmi le corps de cette École, figuraient Tallois (1798-1874), Seutin (1793-1862) et Van Mons (1798-1837)[23] qui, par leur attachement à la «médecine physiologique» du Français Broussais (1772-1838), autrement dit, par leur matérialisme naturaliste, se distinguaient très fortement du spiritualisme de Ahrens.

Élève de Pinel et de Bichat, Broussais[24] fut médecin militaire (1805) et professeur au Val-de-Grâce (1814). Sa théorie médicale faisait de l'inflammation des tissus la cause exclusive des maladies. Une théorie que l'on qualifia de «matérialiste », qui faisait ainsi disparaître tout «être » mystérieux de la maladie, et qu'il prétendit étendre à la psychologie dans *De l'irritation et de la folie* (1828). Broussais y attaqua de ce fait, sous le nom de «kanto-platonicienne », la philosophie spiritualiste de Cousin qui selon lui dépréciait «l'éducation par les sens ».[25] En effet, dès 1821, afin de contrer le «matérialisme » et le «sensualisme » tant en philosophie qu'en psychologie, Cousin avait pris la défense de Platon qui d'après lui, reconnaissait à l'homme une «autre activité que l'irritabilité des organes » et une «autre source d'idées que les impressions des sens ».[26]

L'engouement pour les théories de Broussais n'attendit toutefois pas 1828 en Belgique et il s'y manifesta dès 1824 par la parution de la Bibliothèque médicale, nationale et étrangère qui arborait précisément le «drapeau» de la doctrine physiologique. Cette publication était due, entre autres, à Tallois. Seutin et Van Mons y collaborèrent. Et le discours médical qu'y tinrent ces futurs professeurs bruxellois[27] traduisait bien cette volonté broussaissienne d'anéantir les «abstractions morbides» par une approche matérialiste des fonctions et lésions organiques.[28] Ce qui contrastait grandement avec la

[22] Voir Procès-verbaux du Conseil d'administration (13 octobre 1834).
[23] Voir Biographie nationale de Belgique (1914-1920, 1926-1929, 1936-1938), t.22, 24, 26.
[24] Voir Braunstein (1986).
[25] Voir Broussais (1828), p. vij.
[26] Cousin cité dans Mélanges de Feu François Thurot (1880), p. 659.
[27] Tallois enseigna la pathologie générale de 1834 à 1836 ; Van Mons, la pathologie et la clinique interne de 1834 à 1836 ; Seutin, la médecine opératoire et la clinique externe de 1834 à 1862.
[28] Voir Tallois, J. et Marcq, P.A (1825), p.8-16.

conception spiritualiste d'Ahrens qui soutenait au contraire qu'un «être » était la raison des changements vitaux et que la «pensée » était la cause de l'activité cérébrale. Comme nous le voyons, Ahrens était fort proche sur cette question du défenseur de Platon, Cousin, précisément honni par Broussais dont Tallois, Seutin et Van Mons étaient des disciples.

Ainsi, suite à l'initiative maçonnique visant à contrer le «fanatisme» (catholique) de l'époque, deux options intellectuelles fortement opposées, spiritualiste et matérialiste - symbolisées par Krause et Cousin pour les philosophes et par Broussais pour les médecins - furent côte à côte en 1834 à Bruxelles. Rappelons que le règne du krausisme en Faculté de philosophie et lettres dura soixante trois ans.[29] Tandis qu'en Faculté de médecine, si la référence initiale à Broussais s'estompa, la méthodologie générale des différents membres du corps enseignant demeura par contre tout à fait «physiologique » durant le 19ième siècle.[30]

Spiritualisme philosophique à Bruxelles et à Louvain

Si l'on confronte la philosophie spiritualiste enseignée à Bruxelles à celle, en fait tout aussi spiritualiste, de l'Université catholique de Louvain,[31] le «contrepoids » de la franc-maçonnerie bruxelloise pourrait intriguer un lecteur pour qui laïcité, anticléricalisme et franc-maçonnerie seraient par définition équivalents à de l'anti-religion, voire à de l'athéisme au début du 19ième siècle. Or, il n'en fut rien dans les premières décennies de la Belgique indépendante. Comme le disait en 1983 le professeur de philosophie de Louvain, Jacques Taminiaux, si la fondation simultanée de Louvain et Bruxelles révèle bien le face à face et le clivage de deux mondes politiques, de deux mentalités, de deux partis, le catholique et le libéral, toutefois :

> « Ce clivage, indéniable sur le plan politique et religieux, eut sans doute des effets moins tranchés sur le plan

[29] Denis (1842-1913), dont le positivisme ne rompit qu'en 1886 avec le spiritualisme krausiste, enseigna la philosophie en Faculté des sciences et non pas en Faculté de philosophie et lettres. Sur l'histoire du positivisme en Belgique, voir Wils, K. (2005).

[30] Pour une présentation détaillée de l'histoire intellectuelle de l'Université de Bruxelles, voir Daled (1998).

[31] À propos d'éventuelles parentés entre Louvain et Bruxelles en sciences médicales, relevons qu'à l'époque où des disciples de Broussais occupèrent les premières chaires de médecine à Bruxelles, la Faculté de médecine de Louvain nommait en 1835 Craninx (1805-1890) professeur de clinique interne. Craninx fut l'« élève de Broussais à l'École de médecine du Val-de-Grâce à Paris » (voir Van der Essen 1953, p. 24).

> philosophique. En effet, à considérer la production philosophique des universités d'alors, ce clivage, envisagé à 150 ans de distance, paraît d'autant plus surprenant que, sinon dans leur méthode - rationaliste à Bruxelles, fidéiste à Louvain - du moins sur ce qu'ils refusent et sur nombre de thèmes justifiés par eux, les philosophes de ces deux écoles se rejoignent ».

Le «traditionalisme » qui régna à Louvain pendant les premières décennies de la Belgique indépendante s'apparente à l'éclectisme et au krausisme dans ce qu'il refuse : le sensualisme, le matérialisme, l'ironie sceptique des Encyclopédistes. De même qu'il s'apparente à eux dans sa visée qui est d'harmonie et d'ordre moral [ainsi que] dans ses thèmes métaphysiques : «Dieu, l'immortalité de l'âme». Comme disait Taminiaux : «Je me suis trouvé en butte à une sorte de paradoxe, car il m'est apparu très vite que le clivage était moins déterminant pour le contenu des travaux philosophiques eux-mêmes que pour le contrepoint idéologique et institutionnel que ces travaux se donnaient ».[32]

Certains se diront alors : mais à quoi donc a servi l'initiative maçonnique qui mit sur pied une Université libre face à l'Université catholique ? Au milieu du siècle passé, Jean Stengers, qui professa à Bruxelles, répondait à cette question en ces termes : l'Université [libre] a vécu et s'est développée, elle a été à beaucoup d'égards une réussite, mais elle n'a guère servi au fond - si l'on y réfléchit bien - à conjurer les périls qui préoccupaient tant ses fondateurs. Les périls que craignaient les hommes de 1834, en effet, ne se sont guère «matérialisés ». Pour Stengers, foyer de «libéralisme catholique » sur le plan politique (à l'exception de quelques ultramontains) : « la liberté scientifique que Louvain a connue n'a certes pas toujours été celle que nous concevons (il y a eu, tant dans le domaine de la philosophie que dans celui de l'exégèse, des maîtres condamnés au silence) ; mais pris encore une fois dans son ensemble, Louvain a été un grand, un admirable foyer scientifique ».

---

[32] Taminiaux (1983), p. 14-15, 31. Quant à la « querelle du krausisme » entre Louvain et Bruxelles, pensons à l'hypothèse de Bartier pour qui la raideur de la polémique des catholiques pourrait avoir été, en partie, stratégique : « Le désir de désamorcer ceux de leur coréligionnaires qui les [soupçonnaient] d'hétérodoxie » (Bartier 1981, p. 61). À ce propos, autre conflit au cours du 19ième siècle - et interne au catholicisme universitaire belge - la philosophie du chanoine Ubaghs (1800-1875), professeur à l'Université de Louvain, fut l'objet de condamnations des milieux ultramontains. Sur l'histoire de la philosophie en Belgique, voir De Wulf (1910).

Face à un «déroulement si contraire aux prévisions de nos fondateurs », dès 1959, Stengers s'est demandé si l'Université de Bruxelles avait eu ou avait encore une raison d'être. Il y a un demi-siècle, sa réponse était affirmative : «L'originalité de Bruxelles et sa raison d'être est d'avoir été une Université du libre examen », c'est-à-dire «dégagée du dogme » et «libre de ses options morales ». Autrement dit, si la mission scientifique de l'Université de Bruxelles était finalement celle de toutes les Universités dignes de ce nom : «la recherche exclusive de la vérité », par contre, elle avait bien une «originalité foncière » pour Stengers, une «mission morale qui lui [était] propre » : prouver qu'une «morale indépendante » pouvait exister et être aussi grande qu'une «morale révélée».[33]

Conclusion

Une comparaison entre l'enseignement philosophique dispensé au 19ième siècle à Bruxelles à l'initiative de francs-maçons qui entendaient contrer le «fanatisme » (catholique) - initiative que nous qualifierions d'«anticléricale » - et l'enseignement de sa rivale catholique semble donc révéler de prime abord paradoxalement plus de similitudes spiritualistes qu'elle ne montrerait de divergences réellement significatives.

L'anti-«fanatisme » bruxellois du début du 19ième siècle - nous dirions la «laïcité » ou «l'anticléricalisme » qui y créa un espace interne d'indépendance scientifique où, de fait, deux courants de pensée opposés cohabitèrent - ne fut donc pas, sur le plan de l'enseignement philosophique, antireligieux, à l'image des soixante-trois années de panenthéisme. Une philosophie spiritualiste s'y distinguât tout à fait du matérialisme méthodologique initié par les premiers disciples de Broussais qui se maintint, quant à lui, durant tout le 19ième siècle en Faculté de médecine, au travers de ses différents professeurs.

La parenté spiritualiste entre Louvain et Bruxelles, au-delà de divergences doctrinales de forme et non de fond s'explique, d'une part par le fait qu'historiquement les défenseurs bruxellois de la «laïcité » ne furent pas tous et par définition des athées - loin de là - et d'autre part, par la nomination d'un adepte du panenthéisme krausiste - Ahrens - et par la longévité de la carrière et l'intransigeance doctrinale de son disciple bruxellois : Tiberghien.

---

[33] Stengers (1959), p. 256-259, 280-282. Une nouvelle question serait de savoir si cette mission morale est toujours son originalité dans l'Europe universitaire d'aujourd'hui.

Aussi, au-delà de la liberté d'enseignement qui fut effectivement défendue et réalisée par les fondateurs de l'Université libre, peut-être doit-on se demander si ceux-ci ont exactement su quels courants de pensée ils engageaient en la personne d'Ahrens et de Tallois, pour ne citer qu'eux. L'École de médecine fut insérée dans l'Université «telle qu'elle était » et donc avec les disciples de Broussais qui allaient s'avérer antinomiques des krausistes de la Faculté de philosophie et lettres. Quant à la nomination de l'homme qui allait être à la base des soixante-trois années de krausisme, Ahrens, l'historien John Bartier y voit un simple «hasard».[34] Et il en va de même pour Hervé Hasquin : «Sans l'avoir explicitement voulu, car il ne s'agissait pas d'un choix délibéré dans le chef des dirigeants de l'[Université], confrontés à la tâche écrasante et délicate de doter en catastrophe leur institution d'un corps professoral, les premiers titulaires des cours de philosophies étaient des propagandistes de Krause !».[35]

Il reste, pour peaufiner la question, qu'un procès-verbal du Conseil d'administration de l'Université nous montre que c'est bien une initiative du Conseil qui, le 6 octobre 1834, chargea le secrétaire de l'Université de l'époque - Baron, toujours lui - d'entrer en relation pour les chaires de philosophie avec Ahrens qui était alors à Paris.[36] Dans ces conditions, une interrogation demeure : comment et par qui prit-on connaissance de l'existence du premier professeur de philosophie d'une Université libre, fondée en réaction à l'édification d'une Université catholique, qui allait écrire à la fin de sa vie en 1874 :

> « Quant au catholicisme lui-même, envers lequel j'ai toujours cherché à être juste et dont j'ai pu apprécier plusieurs côtés sous lesquels il est supérieur au protestantisme, je crois voir dans tout ce qui lui arrive la volonté de Dieu […] Je déteste tous les matérialistes, voltairiens, straussistes et tout ce babel que nous avons aussi en Allemagne ; mais je conserve l'espérance que Dieu aidera pour raviver les sentiments religieux et moraux qui sont aussi la source des vrais sentiments d'humanité dans lesquels les hommes et les peuples ont grandement besoin de se retremper ».[37]

[34] Bartier (1981), p. 50.
[35] Hasquin (1996), p. 133.
[36] Voir Procès-verbaux du Conseil d'administration (6 octobre 1834).
[37] Voir Ahrens (1880), vol. 1, p. 26.

Références bibliographiques

Ahrens, H. (1836-38). *Cours de psychologie*, fait à Paris sous les auspices du gouvernement. Paris: J.A. Merklein.

Ahrens, H. (1880). *Encyclopédie juridique ou Exposition organique de la science du droit privé public et international sur les bases de l'éthique*. Paris: E. Thorin.

Association des Amis Philanthropes (1972). *Histoire d'une loge. Des origines à 1876*. Bruxelles.

Bartier, J. (1981). *Laïcité et franc-maçonnerie*. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.

Biographie nationale de Belgique. (1866). Bruxelles: E. Bruylant.

Braunstein, J.-F. (1986). *Broussais et le matérialisme. Médecine et philosophie au 19ième siècle*. Paris: Méridiens Klincksieck.

Broussais, F.-J.-V. (1828). *De l'irritation et de la folie*, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique. Bruxelles-Paris: librairie médicale française.

Daled, P. (1998). *Spiritualisme et matérialisme au 19ième siècle*, L'Université libre de Bruxelles et la religion. Bruxelles: Éd. de l'Université de Bruxelles.

Daled, P. (2006). Aux origines du principe de laïcité, In: *Laïcité et sécularisation dans l'Union Européenne, problèmes d'histoire des religions,* tome 16. Bruxelles: Éd. de l'Université de Bruxelles.

De Wulf, M. (1910). *Histoire de la philosophie en Belgique*. Bruxelles-Paris: Dewit-Alcan.

Denis, V. (1958). *L'Université catholique de Louvain. 1425-1958*, Louvain, s.n.

Dictionnaire de l'Académie française. (1835). Paris: Firmin Didot frères.

Grégoire XVI (1832*). Lettre encyclique à tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Évêques*. Imprimerie de H. Remy.

Hasquin, H. (1996). Tiberghien, G. Discipulo de Krause : librepensamineto y teismo en la Belgica del siglo XIX, In: P. Làzaro Alvarez (Ed.). *Librepensamiento y secularizacion*. Madrid: Publicaciones de la Universidad pontificia Comillas de Madrid.

Procès verbaux du Conseil d'Administration. Bruxelles: Archives de l'Université libre de Bruxelles.

Stengers, J. (1959). Le libre examen à l'Université de Bruxelles, autrefois et aujourd'hui, In: *Revue de l'Université de Bruxelles*. Bruxelles, s.n.

Tallois, J. & Marcq, P.A. (1825). *Discours préliminaire*, In: Bibliothèque médicale, nationale et étrangère. Bruxelles: Tarlier.

Taminiaux, J. (1983). Exposé introductif du groupe «Philosophie», In: Actes du colloque Francqui. Bruxelles: Palais des Académies.

Tiberghien, A. (1926). Adolphe Quételet et l'enseignement, In: *Revue de l'Université de Bruxelles*. Bruxelles, s.n.

Tiberghien, G. (1840). Christianisme et philosophie, In: *Annuaire de la société des étudiants de l'Université libre de Bruxelles*. Bruxelles, s.n.

Thurot, F. (1880). *Mélanges de Feu*. Paris: Firmin-Didot.

Urena, E.M. (1991). *Krause, educator de la Humanidad. Una biografia*. Madrid : Universidad pontificia Comillas de Madrid, Union Editorial.

Ureña, E. M. & Lazaro Alvarez, P. (1999). *La actualidad del krausismo en su contexto européo*. Madrid: Universidad pontificia Comillas de Madrid, Fundaçión Duques de Soria, Editorial Parteluz.

Van Der Essen, L. (1953). L'Université de Louvain. Son origine, son histoire, son organisation. 1425-1953. Bruxelles: Office de publicité.

Verhaegen, P.-T. (1996). *L'homme, sa vie, sa légende. Bicentaire d'une naissance.* Bruxelles: Éd. de l'Université de Bruxelles.

Weill, G. (1925). *Histoire de l'idée laïque en France au 19ième siècle*. Paris: Alcan.

Wils, K. (2005). De omweg van de wetenschap. *Het positivisme en de Belgische en Nederlandse intellectuelle cultuur*, 1845-1914. Amsterdam: Amsterdam University Press.